

LA CULTURE DES PEINTRES DE LA RENAISSANCE

Samedi 21 mai 2022 s'est tenu dans la salle Simone Weil de l'École normale supérieure le séminaire initié en 2019 par Pascale Dubus, notre collègue et amie disparue le 27 octobre 2021 que l'Institut d'histoire moderne et contemporaine a souhaité mener à son terme.

Il y avait quelque chose de tout à fait égoïste dans ma proposition de contribuer à l'achèvement de ce séminaire, le désir de connaître la suite de ce que Pascale avait mis en place pour explorer cette intéressante question. Il s'agissait aussi de rendre hommage à notre collègue, à son côté lumineux – je reprends ici les termes d'Annette Haudiquet, conservatrice du Musée d'art moderne André Malraux (MuMa) du Havre, avec laquelle elle avait commencé à travailler dans le cadre de l'exposition intitulée *Le Vent : « Cela qui ne peut être peint »* dont le titre, entre autres, a été suggéré par Pascale. Cette exposition se déroulera du 25 juin au 2 octobre 2022.



Pascale avait sans doute une conscience plus aiguë de ces tempêtes qui nous agitent avec plus ou moins de grain, et n'avait-elle pas un rapport particulier à la mort, qui nous concerne tous ? Ce sont en tous cas des questions auxquelles elle a cherché des réponses dans l'histoire de l'art jusqu'à son dernier ouvrage resté inachevé : *Peindre la tempête. Les météores dans la peinture italienne de la Renaissance*. Elle y citait Cornelius Agrippa : « Car la peinture] — "atteint ce que ne peut toucher la sculpture : elle peint le feu, les rayonnements, la lumière, les tonnerres, les éclairs, les foudres, le coucher du soleil, l'aurore, le soir, les brouillards, les passions de l'homme, les sentiments de l'âme, et elle exprime presque la voix elle-même, et grâce à des mesures feintes, elle fait voir les choses qui n'existent pas comme celles qui existent...¹ ». Cette conscience plus aiguisée pourrait expliquer sa force de vie, comme un combat pour vivre jusqu'au bout avec toute l'énergie possible, malgré la fragilité. C'est peut-être ce qui nous a abusé et a créé notre étonnement devant sa disparition si brutale. Ne nous avait-elle pas prévenus pourtant, de l'irreprésentabilité de tels événements déjà lors de sa thèse en 1997 (*Deux figures de l'irreprésentable : mort et tempête dans la peinture du Cinquecento*) et malgré son anticipation, elle-même semble s'être laissé surprendre.

C'est assez récemment qu'elle s'est intéressée au problème de la culture scientifique et littéraire des peintres de la Renaissance, « un terrain quasiment vierge qui reste à défricher », écrivait-elle, dont elle s'étonnait de ne pas s'être préoccupée auparavant, au cours de ses recherches sur Beccafumi par exemple. Elle n'y avait pas pensé non plus – c'est moi qui le souligne – au cours de son travail sur le portrait, mais encore à ce sujet, c'était en grande partie le rapport à la mort qu'elle explorait. Ce n'est peut-être pas à cette extrémité qu'on pense le plus à la culture du peintre ou à celle de son commanditaire, qu'elle que soit son importance.

¹ Enrico Cornelio Agrippa, *Della vanità delle scienze*, 1ère éd. latine, 1530, trad. italienne, Lodovico Domenichi, Venezia, 1547 ; réédité partiellement dans P. Barocchi, *Scritti d'arte, op. cit.*, p. 750-751.

Aucune synthèse n'a encore été proposée sur l'éducation et la culture des peintres de la Renaissance, en dehors de l'ouvrage collectif consacré à l'artiste comme « lecteur » (*The Artist as Reader : On Education and Non-education of Early Modern Artists*, Brill, 2012). Les informations sont dispersées dans les monographies et les articles consacrés aux peintres de la Renaissance. Quelle éducation les hommes de l'art recevaient-ils ? Que lisaient-ils ? Étaient-ils en mesure de déchiffrer le latin ? Quel bagage littéraire et scientifique ont-ils acquis, et par quels moyens ? Ces questions relèvent de l'histoire culturelle et sociale des peintres en Italie du XVe au début du XVIIe siècle, et convergent avec les recherches actuellement menées sur la culture des artisans.

La culture, c'est la progression humaine sans laquelle, écrivait Quintilien, « on naviguerait encore sur des planches, et toute la peinture consisterait à tracer les extrémités de l'ombre que font les corps, quand ils sont opposés à la lumière² ». La culture, c'est également l'éducation, la vie, ce n'est sans doute pas Vittorino da Feltre qui m'aurait contredite, lui qui avait nommé "Ca'Zoiosa (Casa Gioiosa)" la première école concrétisant l'idéal humaniste.

C'est donc avec grand plaisir que nous sommes restés encore un peu avec Pascale pour explorer celle des peintres de la Renaissance. Le séminaire avait commencé le **16 octobre 2019** avec une communication de Pascale intitulée « La figure du « peintre météorologue » : mythe ou réalité ? ». Le **27 novembre 2019**, c'était Beatrice DEL BO (Università degli studi di Milano) qui présentait « Culture des artisans, culture des peintres à Milan et Bologne (XIV^e-XV^e siècles) » puis le **22 janvier 2020**, Carlo VECCE (Università di Napoli l'Orientale) nous parlait de « La culture et les livres de Léonard ». Le séminaire s'est interrompu avec le premier confinement et Pascale avait repris à la rentrée dernière ce projet là où elle l'avait laissé, reprogrammant les communications de Maurice BROCK (Université de Tours) : « Titien était-il un doctus pictor », de Guillaume CASSEGRAIN (Université de Grenoble Alpes) « Jacopo Tintoretto : asphyxiante culture » et de Cécile BEUZELIN (Université Paul-Valéry Montpellier) : « Se souvenir de Pétrarque avec Andrea del Sarto ? ». Elle l'avait même étoffé avec une proposition de Thomas GOLSENNE (Université de Lille) : « Sophonisbe Anguissola, la peinture comme distinction », à laquelle elle avait elle-même prévu de joindre une présentation dont nous n'aurons que le titre « De la peinture à l'écriture : la culture des artistes-trattatistes ».

Malgré l'absence regrettée de Guillaume Cassegrain en raison d'une contrainte de dernière minute, les communications originales et stimulantes se sont succédé, donnant lieu à des débats animés. Une publication des actes de ce séminaire est envisagée.

Je remercie vivement l'Institut d'histoire moderne et contemporaine qui a permis la tenue de cette journée, tout particulièrement Muriel Le Roux, Jean Luc Chappey, Daniela Cacciofera et Alexis Darbon. Je remercie aussi Sylvain Dubus, le frère de Pascale, qui accompagne avec une grande disponibilité l'aboutissement des projets de sa sœur et tout ce qui œuvre en sa mémoire.



Catherine Vermorel
Historienne de l'art moderne
Chargée d'enseignement en Histoire de l'art
UFR04 Ecole de Arts de la Sorbonne
Chercheuse associée au LARHRA
<http://larhra.ish-lyon.cnrs.fr/membre/347>